

— Comment osez-vous parler du père de ma fille ; comment vous permettez-vous de dire qui est son père ou qui ne l'est pas ? s'écria-t-elle, son visage frémissant, sa voix tremblant de colère.

— Ce n'est pas ce secret-là, continuai-je, qui vous lie à sir Percival ; le mystère qui obscurcit sa vie ne date pas de la naissance de votre fille ; ce mystère n'est pas mort avec elle...

Reculant d'un pas, et me montrant la porte d'un air sévère : — Sortez ! me dit-elle simplement.

— Ni dans votre cœur ni dans le sien, poursuivis-je, bien convaincu qu'il fallait l'acculer à ses dernières défenses, il n'y a jamais eu, pour cette enfant, une seule pensée. Il n'y avait entre lui et vous aucun lien de coupable amour, alors que vous lui donniez ces rendez-vous furtifs ; alors que votre mari vous surprenait, causant à voix basse, derrière la sacristie de l'église...

Sa main, encore étendue, retomba immédiatement le long de son corps, et tandis que je parlais, les rougeurs irritées de son visage s'étaient peu à peu effacées. Je vis un changement s'opérer en elle, je vis cette femme, si maîtresse d'elle-même, si impénétrable, si affermie, si intrépide, plier sous une terreur à laquelle toute sa résolution ne pouvait résister, — quand je prononçai ces cinq derniers mots : " la sacristie de l'église ".

Pendant une minute, et même davantage, nous en demeurâmes là, nous regardant l'un l'autre en silence. Je rouvris la bouche le premier.

— Refusez-vous toujours de vous fier à moi ? lui demandai-je.

Elle ne pouvait pas rappeler à ses joues le sang qui les avait abandonnées, — mais elle avait raffermi sa voix, elle avait repris son attitude de sang-froid méfiant, lorsqu'elle me répondit à cette question.

— Je refuse, dit-elle.

— M'ordonnez-vous toujours de sortir ?

— Oui. Partez ! et ne revenez jamais !...

J'allai jusqu'à la porte ; j'attendis un moment avant de l'ouvrir, et me retournant pour la regarder encore :

— J'aurai peut-être, lui dis-je, à vous apporter, de sir Percival, certaines nouvelles sur lesquelles vous ne comptez guère, et, dans ce cas-là, je me permettrai de revenir.

— Il n'y a pas de nouvelles de sir Percival qui puissent me surprendre ou m'intéresser, excepté, peut-être...

Elle en resta là ; son pâle visage s'obscurcit, et d'une allure calme, furtive, féline, elle se glissa vers son fauteuil.

— Excepté la nouvelle de sa mort, reprit-elle en se rasseyant avec un semblant de sourire qui errait encore sur ses lèvres cruelles, et quelques rayons de haine qui se dérobaient au fond de ses yeux calmes et fixes.

Comme pour m'en aller j'ouvrais la porte du salon, elle tourna vivement la tête de mon côté. Le sourire cruel élargissait ses lèvres, — elle me regardait de la tête aux pieds, avec un intérêt étrange, qu'elle cherchait à dissimuler ; — une inexplicable attente se trahissait méchamment dans tous les détails de sa physiologie.

Calculait-elle, dans le secret de son cœur, ma jeunesse, ma force, la vivacité de mon ressentiment, les limites de mon empire sur moi-même ? et se rendait-elle compte des extrémités auxquelles je pourrais me laisser entraîner dans le cas où sir Percival et moi viendrions jamais à nous rencontrer ? Le simple doute qu'il en pouvait être ainsi me repoussait loin d'elle et arrêtait sur mes lèvres les plus vulgaires formules des adieux convenus. Sans un mot de plus, ni de son côté ni du mien, je quittai le salon.

IX

Je quittai la maison, bien convaincu qu'en dépit d'elle-même, mistress Catherick m'avait fait faire un pas en avant.

Je n'étais pas encore au tournant de la rue par laquelle j'allais sortir du square, lorsque le bruit d'une porte qui se fermait derrière moi vint tout à coup appeler mon attention.

Je tournai la tête, et vis un petit homme vêtu de noir sur le seuil d'une maison qui, autant que j'en pus juger, touchait à celle où habitait mistress Catherick ; — elle y touchait du côté le plus rapproché de moi. Cet homme n'hésita pas un instant sur la direction qu'il avait à prendre. Il avança d'un pas rapide vers le coin de rue où je m'étais arrêté. Je le reconnus pour cette espèce de clerc dévoué qui m'avait si bien devancé lors de la visite à Blackwater-Parc, et qui, lorsque je lui demandais à visiter le château, avait fait son possible pour me chercher querelle.

Je voulus l'attendre pour savoir s'il se proposait, cette fois, de m'aborder et de me parler. A ma grande surprise, il passa son chemin, toujours très-vite, sans prononcer un mot, sans même lever les yeux sur moi. Cette façon d'agir était si complètement à l'encontre de mon attente, — de mon attente bien fondée, ce me semblait, — que ma curiosité, ou plutôt ma méfiance, fut tout à coup en éveil. Je résolus donc, à mon tour, de ne pas le perdre de vue, et de découvrir ce que pouvait être sa mission actuelle. Sans trop me soucier s'il me voyait ou non, je marchai sur ses traces. Il ne regarda pas en arrière une seule fois, et me conduisit, à travers les rues, tout droit à la station du chemin de fer.

Le train était sur le point de se mettre en mouvement, et deux ou trois voyageurs attardés se croupaient autour du petit guichet par où les billets sont distribués. Je les rejoignis, et j'entendis très-distinctement mon clerc de procureur demander une place pour la station de Blackwater. Avant de me retirer, je voulus être certain par moi-même que le train emportait cet individu.

Je ne pouvais interpréter que d'une

seule manière ce que je venais de voir et d'entendre. L'homme en question, j'en étais sûr, avait quitté une maison située dans le voisinage immédiat de mistress Catherick. Il avait été posté là (comme locataire probablement) par ordre de sir Percival, dans la prévision que, tôt ou tard, mes recherches m'amèneraient à entrer en communication avec miss Catherick.

Il m'avait vu sans doute entrer et sortir et s'était sauvé par le premier train pour aller porter son rapport à Blackwater, où sir Percival devait naturellement se transporter (au courant comme il l'était bien évidemment de mes moindres démarches), afin de se trouver sur son terrain si je revenais dans le Hampshire. Il ne devait plus maintenant s'écouler de bien longs jours, suivant toute probabilité, avant qu'une rencontre eût lieu entre lui et moi.

A quelques résultats que les événements dussent nous conduire, je résolus de suivre mon chemin directement à mon but, sans m'arrêter ou me détourner pour sir Percival ou pour tout autre. L'énorme responsabilité qui, à Londres, pesait sur moi, — et qui m'obligeait à régler mes moindres actions de manière à éviter qu'elles fissent accidentellement découvrir le refuge de Laura, — cette responsabilité se trouvait écartée, maintenant que j'étais dans le Hampshire. Je pouvais, à Welmingham, aller et venir comme il me plaisait ; et s'il m'arrivait de manquer à quelques-unes des précautions nécessaires, cette imprudence n'aurait immédiatement du moins, de résultat fâcheux que pour moi-même.

Lorsque je quittai la station, la soirée (nous étions en hiver) allait bientôt commencer. Il n'y avait guère d'espoir, une fois l'obscurité venue, de poursuivre mes recherches avec quelque succès, dans des entours qui m'étaient inconnus. Je cherchai donc l'hôtel le plus proche pour y commander mon dîner et mon lit. Cela fais, j'écrivis à Marian pour lui apprendre